11e Année N° 8 15 Mai 1892

MON JOURNAL

RECUEIL MENSUEL
POUR LES ENFANTS DE CINQ A DIX ANS

Un numéro le 15 de chaque mois : 15 centimes. — Douze numéros par an : France, 1 fr. 80 ; Étranger, 2 fr. 25



DANS NOTRE PETITE VILLE, LES BOULES DE GOMME SE VENDAIENT CHEZ LES ÉPICIERS.

UNE GRANDE NOUVELLE

Nous faisions nos rêves d'avenir quand nous étions petits.

« Qui n'a dans la tête un petit grain d'ambition? »

Rouchard voulait être sonneur de cloches; Moureau, amiral; Ribair, ramoneur; Fouron, roi ou balayeur de rues, — il hésitait; quant à Chirot, il n'hésitait pas, il voulait être couvreur.

Mais, quand ils énuméraient ces carrières plus ou moins brillantes, et dans lesquelles ils pouvaient prétendre, selon leurs aptitudes, à plus ou moins de gloire, je plissais la lèvre d'un air dédaigneux, même quand c'était Moureau qui m'annonçait qu'il serait amiral, ou Chirot qui me vantait la haute position qu'il occuperait quand il couvrirait une église.

Mon dédain finit par les vexer.

« Enfin, me dit un jour l'amiral, dis-nous ce que tu veux être alors, toi!

— Il n'a pas seulement de vocation, grogna le sonneur de cloches.

— Pas de vocation! » m'écriai-je piqué au vif, et je leur lançai à la tête que je voulais être « épicier ».

Le futur roi murmura que ce n'était pas une position sortable; mais je lui fermai la bouche, en lui rappelant le grand rôle que jouait dans sa vie de gourmand l'existence du marchand de boules de gomme — dans notre petite ville, les boules de gomme se vendaient chez les épiciers — et, les laissant discuter sur ma vocation, je pris avec moi Ribair, et je l'entraînai dans une prairie, où je lui confiai mes plans d'avenir.

« Oh! Ribair, si tu savais comme c'est agréable d'être épicier! On mange les fournitures avariées,... et quelquefois on goûte la bonne marchandise. On fait de beaux étalages. Quel amusant désordre quand tout est pêle-mêle, morceaux de savon, sacs de farine, paquets de chicorée, boîtes d'amidon, et quel triomphe quand, la devanture achevée, tous les passants s'arrêtent pour l'admirer!

— Comment sais-tu tout cela? » me demanda Ribair, qui me regardait d'un air ébahi.

Ribair était un bon garçon; mais il n'avait pas du tout l'esprit

d'observation, et il aurait pu vivre cent ans en face de chez un épicier, sans le savoir seulement.

Je ne lui avouai pas ce que je pensais de lui, car cela aurait pu le contrarier, et je ne tenais pas à le contrarier juste au moment où il m'écoutait avec tant de complaisance.

D'ailleurs, il avait assez raison de s'étonner, car il savait que mon père était médecin, il avait tout lieu de supposer que je n'avais pas de parents épiciers, et il ignorait que je faisais quatre fois par jour un grand détour en allant à l'école et en revenant, pour passer devant la boutique d'épicerie de Mme Tenue.


JE FAISAIS UN GRAND DÉTOUR POUR PASSER DEVANT LA BOUTIQUE.

Mme Tenue était une petite femme très pâle, à l'air triste. Elle avait un petit garçon, qui ne lui ressemblait pas du tout. Il était gros, joufflu, et si gai! une vraie petite boule rose et blanche, toute rieuse.

Il y avait du reste de quoi être gai, et, si je passais si souvent devant sa maison, c'est parce que cela me faisait plaisir de le voir et de me dire :

« Un jour je serai épicier, et je m'amuserai comme lui. »

Son sort était si enviable! au lieu d'être enfermé comme moi dans une classe, il jouait toute la journée sur le trottoir. Et quels jeux! Il avait des caisses, des boîtes, des ficelles, qui lui servaient à se faire des voitures ou des bateaux, à volonté, ou bien il s'organisait un magasin d'épicerie en miniature, et tous les gamins du quartier venaient lui acheter « pour faire semblant ».

Une des raisons pour lesquelles je voulais prendre ce métier était donc l'appât de ces délicieux passe-temps. On ne pense pas à tout, et je ne me disais pas qu'à l'époque où il me serait permis de réaliser mon rêve je n'aurais plus l'âge de jouer.

Mais j'avais une seconde raison plus péremptoire; celle-là je la cachais

au fond de mon cœur, et je ne la donnais à personne, pas même à Ribair : je voulais être épicier parce que j'avais découvert que pour cet état on n'avait pas besoin de passer d'examens.

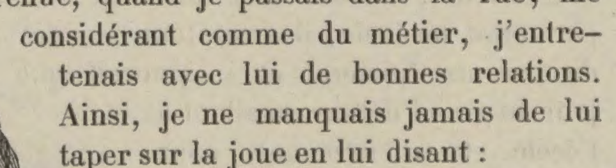
Un état sans examens, quelle trouvaille!

Naturellement, je ne me contentais pas de regarder le petit Jean Tenue, quand je passais dans la rue; me considérant comme du métier, j'entretenais avec lui de bonnes relations. Ainsi, je ne manquais jamais de lui taper sur la joue en lui disant :

« Tu t'amuses, hein! »

Ou :

« Quelles belles caisses tu as! »



« QUELLES BELLES CAISSES TU AS! »

D'abord un peu sauvage, il ne répondait pas à mes avances qui l'étonnaient; mais, petit à petit, il se familiarisa, me sourit, et, un jour, je le vis accourir à moi tout joyeux :

« La tante Renaud est arrivée », m'annonça-t-il.

Moi, cela m'était bien égal que la tante Renaud fût arrivée, vu que je ne savais même pas qui était la tante Renaud; mais, pour faire plaisir à Jean, je lui dis :

« Ah! la tante Renaud est arrivée? Tu es content?

— Oh! oui, me répondit-il avec conviction. Viens la voir. »

Je refusai. D'abord, j'étais en retard pour la classe, ensuite je n'avais pas du tout envie de voir la tante Renaud; mais, à la sortie de l'école, je trouvai Jean qui m'attendait au coin de la rue.

« Maintenant tu as le temps, viens-la voir », me dit-il en glissant sa petite main dans la mienne.

Cela m'ennuyait fort; mais, autant pour faire plaisir au bébé, qui me regardait avec des yeux si doux, que pour satisfaire mon secret désir d'entrer peut-être dans l'arrière-boutique, je me laissai emmener.

Une fois dans la salle enfumée et sombre qui faisait suite au magasin, je me trouvai bien embarrassé, entre la tante Renaud, une bonne

grosse femme réjouie qui tricotait, assise devant la cheminée, et Jean, qui nous regardait tour à tour, comme pour nous dire :

« Vous êtes contents de vous voir! »

« Que désirez-vous, monsieur? me demanda la tante Renaud, en me regardant sans cesser de tricoter.

— Rien, lui dis-je. C'est Jean.... »

Elle se mit à rire.

« Ah! je vois ce que c'est; mon petit Jean, qui est si heureux de mon arrivée et qui vous aime beaucoup, a voulu nous présenter l'un à l'autre. Vous êtes sans doute le petit garçon qui lui dit toujours bonjour en passant.

— Oui, répondis-je, et cela me manquerait de ne pas le trouver sur mon chemin.

— Il faudra cependant vous habituer à vous passer de mon petit Jean, reprit la tante Renaud, car je viens le chercher, ainsi que sa mère, pour les emmener vivre avec moi en Gascogne.



« QUE DÉSIREZ-VOUS, MONSIEUR? »

— Ah! mon Dieu, madame, m'écriai-je, vous allez les emmener! mais que deviendra le magasin? »

Ce qui me chagrinait, ce n'était pas le départ de Jean, mais la crainte de ne plus avoir d'épicerie à cet endroit.

« Oh ! me dit la tante Renaud, étonnée de cette exclamation, qui eût été plus compréhensible sur les lèvres d'une femme de ménage, l'épicerie aura un nouvel acquéreur. »

Un nouvel acquéreur! Une idée s'empara subitement de mon esprit. Si la tante Renaud le voulait, nous pourrions nous arranger ensemble.

« Madame, lui dis-je en me rapprochant d'elle, madame, s'il vous plaît, ne pourriez-vous attendre quelques années avant de vendre votre commerce, et me donner la préférence?

— Vous donner la préférence, mon petit garçon? vous voulez être épicier? »

Elle fixait sur moi deux yeux bleus si petits que la pensée me vint qu'ils avaient dû être percés avec une vrille! mais, si petits que fussent ses yeux, ils laissaient passer un grand rayon de bonté, très grand, et je me pris à aimer la tante Renaud, et je mis en elle toute ma confiance d'enfant.

« Oui, tante Renaud, dis-je tout bas, je voudrais être épicier.

— C'est un désir de votre père?

— Non, répondis-je naïvement, mon père préférerait me voir médecin comme lui; mais c'est trop difficile, et,... et....

— Et il faudrait trop travailler?

— Oui, tante Renaud, c'est cela », dis-je en baissant la tête.

Comment m'avait-elle arraché cet aveu? Avais-je pensé qu'en lui donnant toutes mes raisons, je l'influencerais en ma faveur? En tout cas, je m'étais bien trompé, car elle me dit avec un grand sérieux :



JE M'EXERÇAIS A FAIRE DES CORNETS AVEC LES PAGES DE MON DICTIONNAIRE.

« Ne comptez pas sur notre magasin, nous sommes en pourparlers, et il va être vendu. Mais dans quelques années, si je suis encore de ce monde, venez me trouver, et je me chargerai de vous chercher un fonds bien achalandé, si....

— Si quoi?

— Si vous me promettez, d'ici là, de satisfaire entièrement vos parents pour le travail; car il nous faudra le consentement de votre père et son aide pour acheter un fonds. Cela coûte très cher.

— S'il faut le consentement de papa, tante Renaud, je ne serai jamais épicier.

— Même si je vous promets d'obtenir moi-même le consentement? »

Je ne sais comment cette grande confiance en la tante Renaud m'avait pris, mais il me semblait qu'avec son aide je lèverais tous les obstacles. Peut-être parce qu'elle était la première grande personne qui fût dans ma confidence, et que j'étais touché de la lui voir prendre au sérieux.

Je l'assurai donc de mon entière sécurité sur un avenir qu'elle me garantissait, et je souscrivis à sa condition unique qui était de ma part une parfaite soumission à mon père, afin que la tante Renaud, le grand jour arrivé, puisse demander comme récompense ce que papa refuserait certainement s'il était mécontent de moi.

« Je compte sur votre parole », me dit la tante Renaud, quand je pris congé d'elle, et je dus me rappeler cette recommandation quand je me trouvai aux prises avec mes cahiers de latin.

« Allons, me disais-je, travaillons pour qu'elle veuille bien demander à papa. »



« J'AI TENU MA PROMESSE; ÊTES-VOUS PRÊTE A TENIR LA VOTRE? »

Mais je mentirais, si je n'avouais pas qu'il m'arriva plus d'une fois de m'essayer à mon futur métier, en me servant de mes pages de dictionnaire pour faire des cornets.

Le départ du petit Jean me fut moins sensible qu'il ne me l'aurait été si je n'avais eu la perspective d'aller le revoir un jour.

Ce jour arriva; j'avais dix-sept ans et je venais d'être reçu bachelier.

« Que veux-tu comme récompense? me demanda mon père, qui était très heureux.

— Un voyage », dis-je.

Et je partis pour une certaine petite ville de Gascogne dont la tante Renaud avait gravé le nom dans ma mémoire de gamin.

J'avais prévenu Jean de mon arrivée ; mais je ne lui avais pas dit que j'étais reçu, et je ne le lui annonçai pas quand je le trouvai à la gare avec sa mère.

Je réservais ma nouvelle pour la tante Renaud, qui n'était pas venue au-devant de moi, pour la raison qu'elle était paralysée et ne quittait plus son fauteuil.

Je la reconnus tout de suite, quand Jean, ouvrant la porte de sa petite chambre, me dit :

« Monsieur Louis, entrez, elle vous attend.

— Tante Renaud, dis-je en m'asseyant sur un tabouret, tout près d'elle, je viens d'être reçu à mon baccalauréat. Mon père est pleinement satisfait. J'ai tenu ma promesse, êtes-vous prête à tenir la vôtre ? »

Elle m'embrassa, mon Dieu oui; malgré mes dix-sept ans, mon titre de bachelier et mes moustaches naissantes, elle m'embrassa.

« Oui, je vais tenir la mienne. Dites un mot : le fonds est trouvé. »

Ses bons petits yeux clairs, dont les années n'avaient pas terni l'éclat, se plongèrent dans mes yeux noirs. Nous riions tous deux, avec une larme dans le coin de l'œil, car tante Renaud savait bien que je ne voulais plus maintenant être épicier, et je savais que c'était à ses bons conseils que je devais de m'être mis au travail.

FOURON.

Petit Jean, le jour où tu m'annonças l'arrivée chez toi de la tante Renaud, j'étais loin de me douter que cette nouvelle était si importante pour moi.

Aujourd'hui je suis médecin, et presque tous mes camarades de classe ont réussi aussi ; mais, par un fait assez singulier, un seul d'entre nous a suivi sa vocation, c'est Fouron, et il a choisi entre les états qui le rendaient perplexe celui qui était le plus à sa portée : il est devenu balayeur de rues.

Je l'ai retrouvé dans une salle d'hôpital, où l'avait amené la misère. Il ne m'a pas paru satisfait de sa carrière. Pauvre garçon, s'il avait voulu travailler !

A. Verley.

LES ASPERGES

« Vraiment, dit Georges un soir à dîner, tu ne sais pas faire la cuisine, Victoire ; tes choux-fleurs sont détestables ; on dirait de la bouillie. »

Victoire devint très rouge.

« Il est certain, répondit-elle, qu'ils sont un peu trop cuits, mais on est venu apporter une pièce de vin pendant qu'ils étaient sur le feu ; j'ai été obligée d'accompagner à la cave le charretier qui a rentré le tonneau, et, quand je suis revenue, les choux-fleurs avaient bouilli un peu trop longtemps.

— Dans ces cas-là, on s'arrange, reprit Georges d'un air arrogant ; si j'étais à ta place, je suis bien sûr que j'aurais beau être dérangé, ma cuisine n'en souffrirait pas. C'est malheureux d'être cuisinière depuis douze ans pour arriver à un pareil résultat !

— Je ne souhaite pas à monsieur Georges d'être jamais à ma place, répondit Victoire les larmes aux yeux, c'est quelquefois bien dur. »

Et elle rentra dans sa cuisine.

« Georges, dit alors Mme Bernard à son fils, il n'y a ici que ton père et moi qui ayons le droit de faire des observations à Victoire, et, si tu as à te plaindre de son service, c'est à moi que tu devras désormais t'adresser.



« MONSIEUR GEORGES VEUT-IL FAIRE CUIRE SES ASPERGES ? »

— Que voulez-vous, maman ! Ce plat est détestable ; j'aime mieux n'en pas manger. — Tu es parfaitement libre de t'en passer ; et, puisque tu es si difficile pour les légumes, tu pourras dès demain commencer à faire cuire les tiens toi-même.

— Je ne demande pas mieux. »

Le lendemain, Georges avait tout à fait oublié ce petit incident et il lisait un livre très intéressant lorsque Victoire vint lui dire :

« Monsieur Georges veut-il faire cuire ses asperges ? J'ai réservé sa part et je viens de mettre les miennes sur le feu. — Quelle part ! dit Georges étonné. — Madame m'a dit de mettre de côté des asperges pour que monsieur Georges les fasse cuire à sa mode, puisque ma cuisine lui déplaît. — C'est bon, j'y vais », dit Georges, très contrarié de quitter sa lecture, mais ne voulant pas le laisser voir.

Il se dirigea vers la cuisine. Victoire lui donna une boîte à asperges et sortit pour faire une commission.


IL Y MIT SES ASPERGES, DU SEL, DE L'EAU, ET PLAÇA LE TOUT SUR LE FEU.

Georges, resté seul, se gratta la tête. « Comment fait-on cuire les asperges ? je n'en sais pas le premier mot. »

Tout à coup il avisa une autre boîte à asperges placée sur le fourneau, voulut l'ouvrir et se brûla. Il prit alors un torchon, souleva le couvercle et vit que les asperges étaient dans l'eau. « C'est bien simple, dit-il, on les fait cuire à l'eau. »

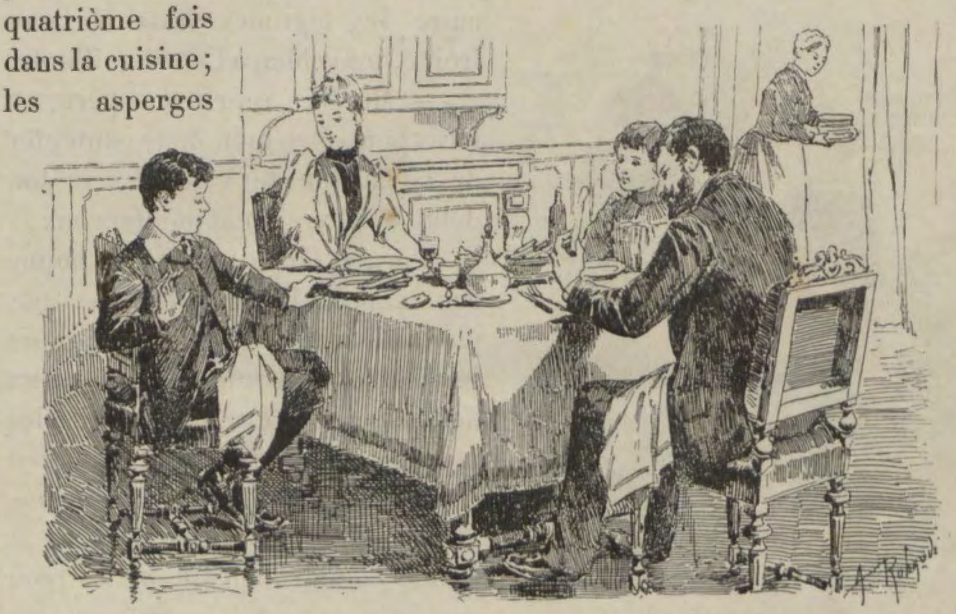
Il remplit alors d'eau, la boîte que lui avait donnée Victoire, y mit ses asperges, une bonne poignée de sel, la plaça sur le feu, la couvrit et retourna dans la salle pour lire.

Au bout d'un quart d'heure il revint dans la cuisine et constata que ses asperges n'étaient pas encore cuites. Victoire avait retiré les siennes et les faisait égoutter ; puis elle servit la soupe et tout le monde se mit à table.

Après avoir mangé son potage, Georges alla examiner ses asperges ; l'eau bouillait, mais les asperges ne mollissaient pas. Georges revint dans la salle pour manger du gigot ; sa petite cousine Madeleine, qui dînait ce jour-là, demanda pourquoi il quittait la table. Mme Bernard expliqua à sa nièce que Georges faisait cuire ses légumes lui-même, parce que Victoire ne les préparait pas à son goût. Victoire, qui passait en ce moment le jus du rôti, dissimulait avec peine une forte envie de rire. Enfin, quand on eut fini de manger le rôti, elle apporta les asperges et la sauce blanche. Georges la suivait les mains vides.

« Eh bien, lui dit son père, tu n'apportes pas tes asperges? — Elles ne sont pas encore tout à fait cuites. — C'est étrange; Victoire vient de me dire qu'elle t'avait appelé pour les faire cuire au moment où elle mettait sur le feu les siennes qu'elle a retirées de l'eau depuis longtemps déjà. — C'est d'autant plus étonnant, reprit Madeleine, que les asperges cuisent très vite. »

Victoire, qui allait et venait pour son service, contenait toujours avec peine cette envie de rire qui exaspérait Georges. Il retourna pour la quatrième fois dans la cuisine; les asperges



« TES ASPERGES SONT BONNES POUR BATTRE LA RETRAITE. »

étaient toujours raides. « Allons, lui dit sa mère, il y a quarante minutes qu'elles sont au feu, elles ne cuiront pas davantage, apporte-les. »

Georges les retira de l'eau, non sans se brûler les doigts, il les plaça dans une assiette et les mit sur la table.

Son père en prit une, c'était une vraie baguette de tambour.

« Tes asperges sont bonnes pour battre la retraite, dit M. Bernard en éclatant de rire. — Georges a trouvé les choux-fleurs trop cuits hier, il ne fera pas le même reproche à ses asperges », ajouta la maman.

Georges, extrêmement vexé, essaya de manger ses asperges, mais elles étaient si dures et si amères qu'il y renonça.

« Mais enfin, comment t'y es-tu pris? demanda sa mère. — J'ai mis

comme Victoire les asperges dans l'eau et j'ai ajouté du sel. Il faut croire, poursuivit-il en regardant la bonne, que ce sont des asperges spéciales. — Mais, demanda Mme Bernard, où as-tu pris l'eau pour les faire cuire ? — Dans la fontaine. — Alors tu as mis tes asperges dans l'eau froide ? — Certainement. »

Un éclat de rire général accueillit cette réponse de Georges.



« VICTOIRE, J'AI ÉTÉ INJUSTE ET IMPOLI AVEC TOI, JE LE REGRETTE DE TOUT MON CŒUR. »

« Mais, mon pauvre Georges, s'écria Madeleine, on ne fait pas cuire les légumes frais à l'eau froide, mais bien à l'eau bouillante.

— Ma foi, reprit son père, tu feras peut-être bien de te contenter de la cuisine de Victoire, car ton début n'est vraiment pas heureux. »

Georges tâchait de faire bonne contenance. Il réussit à ne pas pleurer, mais son amour-propre souffrait beaucoup. On lui passa des asperges du plat et il les mangea silencieusement pendant que tout le monde riait sous cape.

Tout à coup, au moment où la bonne changeait les assiettes pour servir le dessert, Georges se leva et s'adressant à elle :

« Victoire, lui dit-il, j'ai été injuste et impoli l'autre jour avec toi, je le regrette de tout mon cœur. »

— Ah ! monsieur Georges, répondit Victoire toute confuse, je vous assure que je n'y pense plus ; on sait bien que vous êtes vif, mais qu'au fond vous êtes un bon garçon.

— Voilà qui est bien, lui dit son père ; quand on reconnaît soi-même ses erreurs et qu'on fait ce qu'on peut pour les réparer, on enlève aux autres le droit de vous les rappeler. Mon petit garçon l'a bien compris et cela me fait plaisir. »

Georges embrassa son papa et sa maman et jamais Madeleine ni Victoire ne reparlèrent des asperges à l'eau froide.

Léon d'Avezan.

LE MEILLEUR MOMENT DE LA JOURNÉE

« Moi, dit Henriette, j'aime mieux le matin, parce qu'on a toute la journée devant soi pour jouer, et ça fait beaucoup, beaucoup de temps pour s'amuser à la poupée, à la dînette, au voyage, à tout ce qu'on veut.

— Le matin, dit Pierre, il faut faire ses devoirs, apprendre ses leçons, et ce n'est pas très amusant. Ensuite on part pour l'école ; l'hiver, c'est ennuyeux d'être dehors. Quand je rentre, j'ai trop froid aux pieds pour être content tout de suite. Mais, quand j'ai mis mes pantoufles, quand je suis bien réchauffé, je montre mes bons points à maman, elle m'embrasse, et puis nous nous amusons tous autour de la table à découper des bêtes en papier ou à dessiner des bonshommes, pendant que maman nous lit de belles histoires. Oh! j'aime beaucoup ce moment-là.


« NOUS NOUS AMUSONS AUTOUR DE LA TABLE. »

— Pourquoi ne lis-tu pas toi-même des histoires? lui demande sa sœur. Tu es bien paresseux. Moi j'en lis, et si vite que j'ai fini la moitié d'un volume en une journée.

— Oui, et tu vas si vite, si vite, comme tu dis, que tu ne comprends rien à ce que tu lis. Moi, quand je rencontre des mots que je ne comprends pas, ça m'ennuie; mais, quand maman lit, on comprend tout.


« OH! ÇA, C'EST LE PLUS BON MOMENT. »

— Et toi, Paul, quel moment aimes-tu le mieux?

— Je ne sais pas, dit le gros Paul, un peu embarrassé. J'aime bien

quand je joue au cheval. Et j'aime aussi le dessert, surtout quand il y a de la crème. Oh! ça, c'est le *plus bon* moment.

— Et la petite sœur? Elle est trop petite pour savoir, dit Henriette en embrassant le bébé d'un air de petite maman.



« C'EST QUAND MAMAN VA LA BORDER. »

— Moi, je le sais! s'écrie Pierre. C'est quand maman va la border le soir dans son petit lit en lui apportant un bonbon, et l'embrasse si doucement, si doucement, que la petite sœur dit toujours : « Encore ».

— Et moi, dit la bonne, qui les écoutait en raccommodant du linge, mon bon moment c'est quand vous êtes tous couchés et qu'on n'entend plus votre vacarme dans la maison. On respire au moins pendant quelques heures. »



« C'EST QUAND ILS JOUENT DE BON CŒUR. »

Les trois enfants coururent vers leur mère.

« Quel est le moment que tu aimes le mieux dans la journée? »

Et Pierre grimpe sur le dossier de sa chaise pour mieux l'embrasser, et Henriette monte sur ses genoux, et Paul se hausse sur ses pieds pour lui donner un baiser.

Maman embrasse tout le monde et répond :

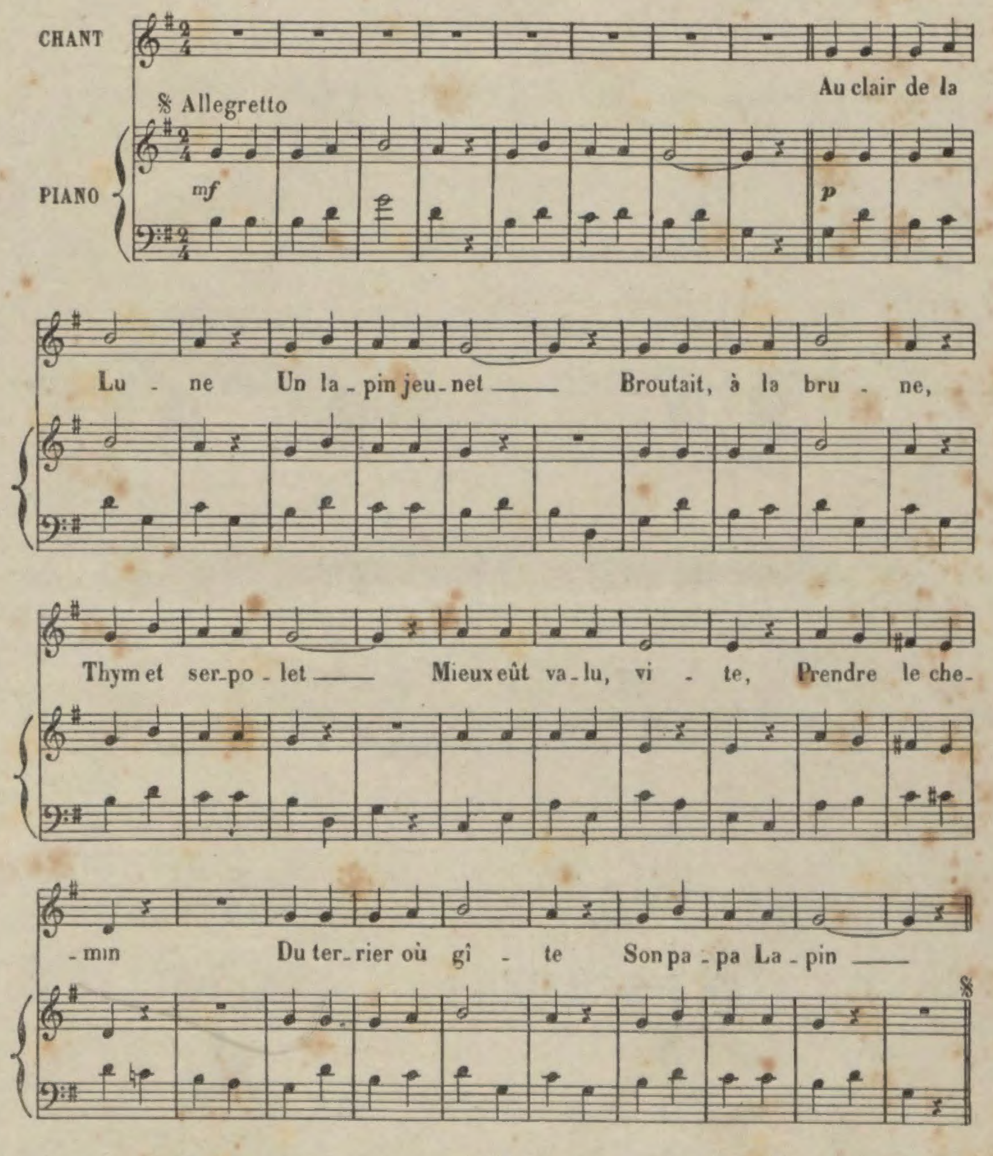
« C'est quand j'entends mes petits enfants jouer de bon cœur et de bonne amitié, quand ils cherchent à se faire plaisir, à se rendre service, à penser aux autres. Cela n'arrive pas tous les jours, et quelquefois c'est le matin, quelquefois c'est le soir; mais toujours, quand ce moment vient, c'est pour moi le meilleur. »

S. L.

LAPIN ET RENARD

Sur l'air : *Au clair de la lune.*

Paroles et accompagnement de Mme Amélie PERRONNET



II

Car, dans la clairière
Passe un vieux renard
Qui lui dit : « Mon frère,
Il se fait bien tard ;
Le loup rôde en plaine.
Il faut, en deux temps,
Que je vous ramène
A vos chers parents. »

III

Le lapin, qui flaire
Un danger, trop tard
Veut, sans commentaire,
Fuir le vieux renard :
C'est vaine besogne ;
Prompt à l'attraper,
L'autre, sans vergogne,
En fait son souper.

IV

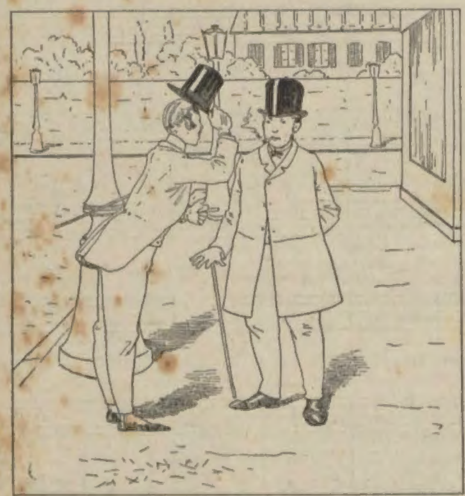
Ceci vous regarde,
Lapins, mes amis :
Faut pas qu'on s'attarde
Trop loin du logis ;
Plus d'un ou plus d'une,
Par ruse attaqué,
Au clair de la lune,
Est bientôt croqué

HISTOIRE SANS PAROLES

A QUI LA FAUTE?













Ceux de nos petits lecteurs qui donneront le mieux l'explication de cette ***histoire sans paroles***, et obtiendront la note *très bien*, recevront une jolie récompense, si leur copie indique leur adresse complète et nous parvient avant le 20 juin prochain.